Deuxième Année. — N° 68. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 31 Décembre 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS { 1 mois..... » f. 40 / 3 mois..... 1 f. 10 / 6 mois..... 2 f. 10 / Un an..... 4 f. » »

UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, Rue Montmartre. — Paris.

Tout ACHETEUR du Journal est ASSURÉ GRATUITEMENT Contre les ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER

A la Compagnie LE SOLEIL-SÉCURITÉ GÉNÉRALE, fondée en 1865

7, Cité d'Antin — PARIS

Les abonnements sont reçus dans tous les Bureaux de Poste

LES ANNONCES SONT REÇUES :

à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet

Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice.

Et aux Bureaux du Journal.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, à M. E. VAUGHAN, 142, rue Montmartre — Paris

DÉSESPOIR D'AMOUR

D'ailleurs, le corsaire s'était engagé à les conduire tous les sept sains et saufs à Sydney ; c'était donc à Sydney seulement qu'il avait droit à la prime convenue.

Danclade avoua alors à ses *partners* que, en prévision de quelque hasard dont un prisonnier doit toujours se tenir prêt à profiter, il avait dérobé aux fouilles des gardiens quinze cents francs en or, auxquels il s'était juré de ne toucher que dans un cas extrême, l'argent étant le nerf de l'évasion et l'évasion étant le rêve de tout détenu. Cette provision engagerait facilement leur sauveur à patienter pour le reste, que le chef de l'expédition lui réglerait en un billet payable à Londres, où les évadants se rendraient de préférence, la perfide Albion n'ayant jamais commis du moins la perfidie de rendre les condamnés politiques qui se livraient à elle, sauf Napoléon Ier, qu'elle regardait à juste titre comme un criminel de droit commun.

Les quinze cents francs en or eurent un succès énorme auprès de ces déshérités, pour qui cette formule : quinze cents francs, était à peu près aussi fabuleuse que l'histoire de l'oiseau Roc dont il est parlé dans les *Mille et une Nuits*. Ils demandèrent à voir ce lingot, et, quand ils le virent, ils se proclamèrent sauvés.

Florissant compara alternativement Armande à Jeanne Hachette, à Théroigne de Méricourt et à Charlotte Corday. On batailla quelque peu sur les derniers points de détail à fixer ; puis on s'arrêta au programme suivant : Mlle Alavaill retournerait à Nouméa avant la fin de la semaine, sous couleur d'aller chercher des médicaments pour son père, qui précisément se sentait de nouveau oppressé. Elle s'entendrait avec le propriétaire de la *Surprise* sur la question des dix mille francs, les quinze cents en or lui devant être remis par anticipation au moment où les déportés poseraient le pied sur le pont de la goélette. Le jour et l'heure du départ seraient indiqués par un mot non signé, et en tout cas incompréhensible pour d'autres que les intéressés.

Cet ordre du jour serait, par surcroît de précaution, inséré dans la coiffe d'un chapeau de femme qu'Armande achèterait en ville « sans avoir l'air », qu'elle remettrait au capitaine, et que celui-ci lui retournerait par le batelier ordinaire, le jour du grand coup.

On était au milieu de mars, à la fin de l'été. L'indomptable Florissant insistait pour qu'on choisît de préférence à toute autre la date du 18, qui était celle de la révolution qui leur avait déjà coûté si cher. Mais Danclade le pria de se soumettre aux circonstances, puisqu'il était impossible de leur commander.

Le père Alavaill s'était remis à tousser comme s'il avait dans la poitrine de véritables cavernes. Sa fille tremblait que l'indisposition n'empirât, quand il allait avoir tant besoin de force et de santé. Elle partit pour Nonméa afin de lui acheter « des pâtes », lui répéta-t-elle, après l'avoir couché, en lui défendant de bouger et de se découvrir jusqu'à son retour.

(*La suite au prochain numéro*).

DUCHOUX

En descendant le grand escalier du cercle chauffé comme une serre par le calorifère, le baron de Mordiane avait laissé ouverte sa fourrure ; aussi, lorsque la grande porte de la rue se fut refermée sur lui, éprouva-t-il un frisson de froid profond, un de ces frissons brusques et pénibles qui rendent triste comme un chagrin. Il avait perdu quelque argent, d'ailleurs, et son estomac, depuis quelque temps, le faisait souffrir, ne lui permettait plus de manger à son gré.

Il allait rentrer chez lui, et soudain la pensée de son grand appartement vide, du valet de pied dormant dans l'antichambre, du cabinet où l'eau tiédie pour la toilette du soir chantait doucement sur le réchaud à gaz, du lit large, antique et solennel comme une couche mortuaire, lui fit entrer jusqu'au fond du cœur, jusqu'au fond de la chair, un autre froid plus douloureux encore que celui de l'air glacé.

Depuis quelques années il sentait s'appesantir sur lui ce poids de la solitude qui écrase quelquefois les vieux garçons. Jadis, il était fort, alerte et gai, donnant tous ses jours au sport et toutes ses nuits aux fêtes. Maintenant, il s'alourdissait et ne prenait plus plaisir à grand'chose. Les exercices le fatiguaient, les soupers et même les dîners lui faisaient mal, les femmes l'ennuyaient autant qu'elles l'avaient autrefois amusé.

La monotonie des soirs pareils, des mêmes amis retrouvés au même lieu, au cercle, de la même partie avec des chances et des déveines balancées, des mêmes propos sur les mêmes choses, du même esprit dans les mêmes bouches, des mêmes plaisanteries sur les mêmes sujets, des mêmes médisances sur les mêmes femmes, l'écœurait au point de lui donner, par moments, de véritables désirs de suicide. Il ne pouvait plus mener cette vie régulière et vide, si banale, si légère et si lourde en même temps, et il désirait quelque chose de tranquille, de reposant, de confortable, sans savoir quoi.

Certes, il ne songeait pas à se marier, car il ne se sentait pas le courage de se condamner à la mélancolie, à la servitude conjugale, à cette odieuse existence de deux êtres, qui, toujours ensemble, se connaissaient jusqu'à ne plus dire un mot qui ne soit prévu par l'autre, à ne plus faire un geste qui ne soit attendu, à ne plus avoir une pensée, un désir, un jugement qui ne soient devinés. Il estimait qu'une personne ne peut être agréable à voir encore que lorsqu'on la connaît peu, lorsqu'il reste en elle du mystère, de l'inexploré, lorsqu'elle demeure un peu inquiétante et voilée. Donc il lui aurait fallu une famille qui n'en fût pas une, où il aurait pu passer une partie seulement de sa vie : et, de nouveau, le souvenir de son fils le hanta.

Depuis un an, il y songeait sans cesse, sentant croître en lui l'envie irritante de le voir, de le connaître. Il l'avait eu dans sa jeunesse, au milieu de circonstances dramatiques et tendres. L'enfant envoyé dans le midi avait été élevé près de Marseille, sans jamais connaître le nom de son père.

Celui-ci avait payé d'abord les mois de nourrice, puis les mois de collège, puis les mois de fête, puis la dot pour un mariage raisonnable. Un notaire discret avait servi d'intermédiaire sans jamais rien révéler.

Le baron de Mordiane savait donc seulement qu'un enfant de son sang vivait quelque part, aux environs de Marseille, qu'il passait pour intelligent et bien élevé, qu'il avait épousé la fille d'un entrepreneur, dont il avait pris la suite. Il passait pour gagner beaucoup d'argent.

Pourquoi n'irait-il pas voir ce fils inconnu, sans se nommer, pour l'étudier d'abord et s'assurer qu'il pourrait au besoin trouver un refuge agréable dans cette famille ?

Il avait fait grandement les choses, donné une belle dot acceptée avec reconnaissance. Il était donc certain de ne pas se heurter contre un orgueil excessif ; et cette pensée, ce désir, reparus tous les jours, de partir pour le Midi, devenaient en lui irritants comme une démangeaison. Un bizarre attendrissement d'égoïste le sollicitait aussi, à l'idée de cette maison riante et chaude, au bord de la mer, où il trouverait sa belle-fille jeune et jolie, ses petits-enfants aux bras ouverts, et son fils qui lui rappellerait l'aventure charmante et courte des lointaines années. Il regrettait seulement d'avoir donné tant d'argent, et que cet argent eût prospéré entre les mains du jeune homme, ce qui ne lui permettait plus de se présenter en bienfaiteur.

Il allait, songeant à tout cela, la tête enfoncée dans son col de fourrure ; et sa résolution fut prise brusquement. Un fiacre passait ; il l'appela, se fit conduire chez lui ; et quand son valet de chambre, réveillé, eut ouvert la porte :

— Louis, dit-il nous partons demain soir pour Marseille. Nous y resterons peut-être une quinzaine de jours. Vous allez faire tous les préparatifs nécessaires.

Le train roulait, longeant le Rhône sablonneux, puis traversait des plaines jaunes, des villages clairs, un grand pays fermé au loin par des montagnes nues.

Le baron de Mordiane, réveillé après une nuit en sleeping, se regardait dans la petite glace de son nécessaire. Le jour cru du Midi lui montrait des rides qu'il ne se connaissait pas encore : un état de décrépitude ignoré dans la demi-ombre des appartements parisiens.

Il pensait en examinant le coin des yeux, les paupières fripées, les tempes, le front dégarnis :

— Bigre, je ne suis pas seulement défraîchi. Je suis avancé.

Et son désir de repos grandit soudain, avec une vague envie, née en lui pour la première fois de tenir sur ses genoux ses petits-enfants.

Vers une heure de l'après-midi, il arriva dans un landau loué à Marseille, devant une de ces maisons de campagne méridionales si blanches, au bout de leur avenue de platanes, qu'elles éblouissent et font baisser les yeux. Il souriait en suivant l'allée et pensait :

— Bigre, c'est gentil !

Soudain, un galopin de cinq à six ans apparut, sortant d'un arbuste, et demeura debout au bord du chemin, regardant le monsieur avec ses yeux ronds.

Mordiane s'approcha :

— Bonjour, mon garçon.

Le gamin ne répondit pas.

Le baron, alors, s'étant penché, le prit dans ses bras pour l'embrasser, puis, suffoqué par une odeur d'ail dont l'enfant tout entier semblait imprégné, il le remit brusquement à terre en murmurant :

— Oh ! c'est l'enfant du jardinier.

Et il marcha vers la demeure.

Le linge séchait sur une corde devant la porte, chemises, serviettes, torchons, tabliers et draps, tandis qu'une garniture de chaussettes alignées sur des ficelles superposées emplissait une fenêtre entière, pareille aux étalages de saucisses devant les boutiques de charcutiers.

Le baron appela.

Une servante apparut, vraie servante du Midi, sale et dépeignée, dont les cheveux, par mèches, lui tombaient sur la face, dont la jupe, sous l'accumulation des taches qui l'avaient assombrie, gardait de sa couleur ancienne quelque chose de tapageur, un air de foire champêtre et de robe de saltimbanque.

Il demanda :

— M. Duchoux est-il chez lui ?

Il avait donné, jadis par plaisanterie de viveur sceptique, ce nom à l'enfant perdu afin qu'on n'ignorât point qu'il avait été trouvé sous un chou.

La servante répéta :

— Vous demandez M. Duchouxe ?

— Oui.

— Té, il est dans la salle, qui tire ses plans.

— Dites-lui que M. Merlin demande à lui parler.

Elle reprit, etonnée :

— Hé ! donc, entrez, si vous voulez le voir.

Et elle cria :

— Mosieu Duchouxe, une visite !

Le baron entra, et dans une grande salle assombrie par les volets à moitié clos, il aperçut indistinctement des gens et des choses qui lui parurent malpropres.

Debout devant une table surchargée d'objets de toute sorte, un petit homme chauve traçait des lignes sur un large papier.

Il interrompit son travail et fit deux pas.

Son gilet ouvert, sa culotte déboutonnée, les poignets de sa chemise relevés, indiquaient qu'il avait fort chaud, et il était chaussé de souliers boueux révélant qu'il avait plu quelque jours auparavant.

Il demanda, avec un fort accent méridional :

— A qui ai-je l'honneur ?...

— Monsieur Merlin... Je viens vous consulter pour un achat de terrain à bâtir.

— Ah ! ah ! très bien !

Et Duchoux, se tournant vers sa femme, qui tricotait dans l'ombre :

— Débarrasse une chaise, Joséphine.

Mordianne vit alors une femme jeune, qui semblait déjà vieille, comme on est vieux à vingt-cinq ans en province, faute de soins, de lavages répétés, de tous les petits soucis, de toutes les petites propretés, de toutes les petites attentions de la toilette féminine qui immobilisent la fraîcheur et conservent, jusqu'à près de cinquante ans, le charme et la beauté. Un fichu sur les épaules, les cheveux noués à la diable, de beaux cheveux épais et noirs, mais qu'on devinait peu brossés, elle allongea vers une chaise des mains de bonne et enleva une robe d'enfant, un couteau, un bout de ficelle, un pot à fleurs vide et une assiette grasse demeurés sur le siège, qu'elle tendit ensuite au visiteur.

Il s'assit et s'aperçut alors que la table de travail de Duchoux portait, outre les livres et les papiers, deux salades fraîchement cueillies, une cuvette, une brosse à cheveux, une serviette, un revolver et plusieurs tasses non nettoyées.

L'architecte vit ce regard et dit en souriant :

— Excusez ! il y a un peu de désordre dans le salon ; ça tient aux enfants.

Et il approcha sa chaise pour causer avec le client.

— Donc, vous cherchez un terrain aux environs de Marseille ?

Son haleine, bien que venue de loin, apporta au baron ce souffle d'ail qu'exhalent les gens du Midi ainsi que des fleurs leur parfum.

Mordiane demanda :

— C'est votre fils que j'ai rencontré sous les platanes ?

— Oui. Oui, le second.

— Vous en avez deux ?

— Trois, monsieur, un par an.

Et Duchoux semblait plein d'orgueil.

Le baron pensait : « S'ils fleurent tous le même bouquet, leur chambre doit être une vraie serre. »

Il reprit :

— Oui, je voudrais un joli terrain près de la mer, sur une petite plage déserte...

Alors Duchoux s'expliqua. Il en avait dix, vingt, cinquante, cent et plus, de terrains dans ces conditions, à tous les prix, pour tous les goûts. Il parlait comme coule une fontaine, souriant, content de lui, remuant sa tête chauve et ronde.

Et Mordiane se rappelait une petite femme blonde, mince, un peu mélancolique et disant si tendrement : « Mon cher aimé » que le souvenir seul avivait le sang de ses veines. Elle l'avait aimé avec passion, avec folie, pendant trois mois ; puis, devenue enceinte en l'absence de son mari qui était gouverneur d'une colonie, elle s'était sauvée, s'était cachée, éperdue de désespoir et de terreur, jusqu'à la naissance de l'enfant que Mordiane avait emporté, un soir d'été et qu'ils n'avaient jamais revu.

Elle était morte de la poitrine trois ans plus tard, là-bas, dans la colonie de son mari qu'elle était allé rejoindre. Il avait devant lui leur fils, qui disait, en faisant sonner les finales comme des notes de métal :

— Ce terrain-là, monsieur, c'est une occasion unique...

Et Mordiane se rappelait l'autre voix, légère comme un effleurement de brise, murmurant :

— Mon cher aimé, nous ne nous séparerons jamais...

Et il se rappelait ce regard bleu, doux, profond, dévoué, en contemplant l'œil rond, bleu aussi, mais vide de ce petit homme ridicule qui ressemblait à sa mère, pourtant...

Oui, il lui ressemblait de plus en plus, de seconde en seconde ; il lui ressemblait par l'intonation, par le geste, par toute l'allure ; il lui ressemblait comme un singe ressemble à l'homme ; mais il était d'elle, il avait d'elle mille traits déformés irrécusables, irritants, révoltants. Le baron souffrait, hanté soudain par cette ressemblance horrible, grandissant toujours, exaspérante, affolante, torturante comme un cauchemar, comme un remords !

Il balbutia :

— Quand pourrons-nous voir ensemble ce terrain ?

— Mais, demain, si vous voulez.

— Oui, demain. Quelle heure ?

— Une heure.

— Ça va.

L'enfant rencontré sous l'avenue apparut dans la porte et cria :

— Païré !

On ne lui répondit pas.

Mordiane était debout avec une envie de se sauver, de courir, qui lui faisait frémir les jambes. Ce « Païré » l'avait frappé comme une balle. C'était à lui qu'il s'adressait, c'était pour lui, ce païré à l'ail, ce païré du Midi.

Oh ! qu'elle sentait bon, l'amie d'autrefois !

Duchoux le reconduisait.

— C'est à vous, cette maison ? dit le baron.

— Oui monsieur, je l'ai achetée dernièrement. Et j'en suis fier. Je suis enfant du hasard, moi, monsieur, et je ne m'en cache pas ; j'en suis fier. Je ne dois rien à personne, je suis le fils de mes œuvres ; je me dois tout à moi-même.

L'enfant, resté sur le seuil, criait de nouveau, mais de loin :

— Païré !

— Mordiane, secoué de frissons, saisi de panique, fuyait comme on fuit devant un grand danger.

— Il va me deviner, me reconnaître, pensait-il. Il va me prendre dans ses bras et me crier aussi : « Païré », en me donnant par le visage un baiser parfumé d'ail.

— A demain, monsieur.

— A demain, une heure.

Le landeau roulait sur la route blanche.

— Cocher, à la gare !

Et il entendait deux voix, une lointaine et douce, la voie affaiblie et triste des morts, qui disait : « Mon cher aimé ». Et l'autre sonore, chantante, effrayante, qui criait : « Païré », comme on crie : « Arrêtez-le », quand un voleur fuit dans les rues.

Le lendemain soir, en entrant au cercle, le comte d'Etreillis lui dit :

— On ne vous a pas vu depuis trois jours. Avez-vous été malade ?

— Oui, un peu souffrant. J'ai des migraines, de temps en temps.

GUY DE MAUPASSANT.

LES ÉTOILES

Récit d'un Berger Provençal

... Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-Lure passait par là pour chercher des simples, ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont ; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas, dans les villages et dans les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme), ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas les baptêmes, les mariages ; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants ; et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin, je me disais : « C'est la faute de la grand'messe ; » puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était... devinez qui ?... notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était était malade ; tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route ; mais à la voir si bien endimanchée, avec son